

Meursaults

Adaptation de

Meursault, contre-enquête

de Kamel Daoud

par Philippe Berling

Haroun :

Aujourd'hui, M'ma est encore vivante. Elle ne dit plus rien, mais elle pourrait raconter bien des choses. Contrairement à moi.

Je veux dire que c'est une histoire qui remonte à plus d'un demi-siècle. Elle a eu lieu et on en a beaucoup parlé. Les gens en parlent encore, mais n'évoquent qu'un seul mort, alors qu'il y en avait deux, de morts. Oui, deux. La raison de cette omission ? Le premier savait raconter, au point qu'il a réussi à faire oublier son crime, alors que le second était un pauvre illettré, un anonyme

qui n'a même pas eu le temps d'avoir un prénom.

Le second mort, celui qui a été assassiné, est mon frère. Il ne reste que moi pour parler à sa place. C'est pour cette raison que j'ai appris à parler cette langue. Je vais faire ce qu'on a fait dans ce pays après son indépendance : prendre une à une les pierres des anciennes maisons des colons et en faire une maison à moi, une langue à moi. Mon pays est jonché de mots qui n'appartiennent plus à personne et qu'on aperçoit sur les devantures des vieux magasins, dans les livres jaunis, sur des visages...

Bon Dieu, comment peut-on tuer quelqu'un et lui ravir jusque sa mort ? C'est mon frère qui a reçu la balle, pas lui ! C'est Moussa, pas Meursault, non ? Qui est Moussa ? C'est mon frère. Tu as compris ? Non ? Je t'explique. Dès le début, on sent Meursault à la recherche de mon frère. En vérité, il le cherche, non pas tant pour le rencontrer que pour ne jamais avoir à le faire. Il l'a tué en l'enjambant. Son crime est d'une nonchalance majestueuse.

Comprends-moi bien, je voudrais que justice soit faite. J'entends par là, non la justice des tribunaux, mais celle *des équilibres*.

Nous étions seulement deux frères, sans sœur aux mœurs légères comme Meursault l'a suggéré. Moussa était mon aîné, sa tête heurtait les nuages. Notre père avait disparu

depuis des siècles et seul Moussa entendait sa voix et nous racontait ce qu'il lui dictait dans ses rêves. Tout tournait autour de Moussa, et Moussa tournait autour de notre père qui ne me légua rien d'autre que notre nom de famille, *Ouled el-assasse*, les fils du gardien. Du veilleur, pour être plus précis. Notre père travaillait comme gardien dans une fabrique de je ne sais quoi. Une nuit, il a disparu. Et c'est tout. C'était juste après ma naissance.

Le jour où on a appris la mort de Moussa, je n'ai ressenti ni douleur ni colère, mais d'abord la déception, et l'offense, comme si on m'avait insulté. Mon frère Moussa était capable d'ouvrir la mer en deux et il est mort dans l'insignifiance, tel un vulgaire figurant, sur une plage aujourd'hui disparue, tout près de flots qui auraient dû le rendre célèbre pour toujours !

La vérité est que l'Indépendance n'a fait que pousser les uns et les autres à échanger leurs rôles. Nous, nous étions les fantômes de ce pays quand les colons en abusaient et y promenaient cloches, cyprès et cigognes. Aujourd'hui ? Eh bien c'est le contraire ! Ils y reviennent parfois, tenant la main de leurs descendants dans des voyages organisés pour pieds-noirs ou enfants de nostalgiques, essayant de retrouver qui une rue, qui une maison, qui un arbre avec un tronc gravé d'initiales. J'ai vu récemment un groupe de Français devant un bureau de tabac à

l'aéroport. Tels des spectres discrets et muets, ils nous regardaient, nous les Arabes, en silence, « ni plus ni moins que si nous étions des pierres ou des arbres morts ».

Mon frère s'appelait Moussa. Il avait un nom. Pendant des années, M'ma s'est battue pour une pension de mère de martyr après l'Indépendance. Vous pensez bien qu'elle ne l'a jamais obtenue, et pourquoi s'il vous plaît ? Impossible de prouver qu'il avait existé alors qu'il avait été tué publiquement. M'ma s'usa quelque temps, pendant les premiers mois à essayer de réunir des signatures ou des témoins, en vain. Moussa n'avait même pas de cadavre !

MUSIQUE

Oui, le ciel est beau, on dirait un coloriage d'enfants. Ou une prière exaucée.

Quand Moussa a été tué, personne n'est venu nous interroger. Il n'y a pas eu d'enquête sérieuse. Je n'en suis pas sûr, mais dans notre maison, à cette époque, flottait comme une odeur de femelles rivales : toi, M'ma, et une autre. Quelqu'un que je n'ai jamais vu mais dont Moussa portait la trace dans la voix, les yeux et la manière qu'il avait de rejeter violemment tes insinuations. Une tension de harem si je puis dire. Dans le quartier, les femmes étaient toutes des «sœurs». Un code de

respect empêchait les amours intéressantes, réduisant le jeu de la séduction aux fêtes de mariages ou aux simples œillades pendant que les femmes étendaient le linge sur les terrasses. Or, entre notre monde et celui des roumis, en bas, dans les quartiers français, traînaient parfois des Algériennes portant des jupes et aux seins durs, des sortes de Marie-Fatma inquiètes, que nous, gamins, nous traitions de putes et lapidions avec les yeux. Fascinantes proies qui pouvaient promettre le plaisir de l'amour sans la fatalité du mariage. Ces femmes provoquaient souvent des amours violentes et des rivalités haineuses.

Je me suis toujours dit que le malentendu provenait de là: un crime philosophique attribué à ce qui, en fait, ne fut jamais rien d'autre qu'un règlement de compte ayant dégénéré. Moussa voulant sauver l'honneur de la fille en donnant une correction à Meursault, et celui-ci, pour se défendre, l'abattant froidement sur une plage. Les nôtres, dans les quartiers populaires d'Alger, avaient en effet ce sens aigu et grotesque de l'honneur. Défendre les femmes et leurs cuisses ! Après avoir perdu leur terre, leurs puits et leur bétail, il ne leur restait plus que leurs femmes. Dans le quartier, après le crime, j'étais souvent salué comme l'héritier d'un honneur récupéré.

Ah ! La femme mystérieuse ! Si tant est qu'elle ait existé. J'en connais seulement le prénom ; mon frère l'avait prononcé dans

son sommeil, cette nuit-là. Zoubida. La nuit d'avant sa mort. Un signe ? Peut-être. En tout cas, le jour où toi et moi avons quitté le quartier pour toujours – tu avais décidé de fuir Alger, la mer –, j'ai vu une femme, j'en suis sûr, nous fixer avec intensité. Elle portait une jupe courte, des bas de mauvais goût et était coiffée comme les stars du cinéma de l'époque. Je t'ai tirée par ton haïk, tu ne l'as pas vue. Mais tu as sûrement senti quelque chose, car ton visage est devenu hideux et tu as proféré une insulte d'une vulgarité inouïe. Je me suis retourné, la femme avait disparu. Et nous sommes partis. Je me souviens de la route vers Hadjout, bordée de récoltes qui ne nous étaient pas destinées, du soleil nu, des voyageurs dans le car poussiéreux. L'odeur de mazout me donnait la nausée, mais j'en avais aimé le vrombissement viril et presque réconfortant, comme une sorte de père qui nous arrachait, toi et moi, à un immense labyrinthe, fait d'immeubles, de gens écrasés, de bidonvilles, de gamins sales, de policiers hargneux et de plages mortelles pour les Arabes. Pour nous deux, la ville resterait toujours le lieu du crime ou de la perte de quelque chose de pur et d'ancien.

MUSIQUE

Voix off : *Un souffle rauque traverse ma mémoire chaque fois que le monde se tait.*

Je voulais juste dire qu'à l'époque, nous, les Arabes, donnions l'impression d'attendre, pas de tourner en rond comme aujourd'hui. Je connais Hadjout, ex Marengo, et ses alentours par cœur, jusqu'aux moindres cailloux de ses routes. Le village est devenu plus gros, moins ordonné. Les cyprès y ont disparu, et les collines aussi, sous la prolifération des villas inachevées. Il n'y a plus de chemins dans les champs. D'ailleurs, il n'y a plus de champs. Je crois que c'est l'endroit d'où, vivant, l'on peut le mieux approcher le soleil sans quitter le sol.

C'est ici, à Hadjout, qu'une nuit terrible, la lune m'a obligé à achever l'œuvre que Meursault avait entamée sous le soleil. À chacun l'excuse d'un astre et d'une mère.

L'ai-je aimée ? Bien sûr. Chez nous, la mère est la moitié du monde. Mais je ne t'ai jamais pardonné ta façon de me traiter. Tu semblais m'en vouloir pour une mort qu'au fond j'ai toujours refusé de subir, alors tu me punissais.

J'en éprouvais, pour longtemps, une honte impossible – plus tard, cela me poussa à apprendre une langue capable de faire barrage entre ton délire et moi. Oui, la *langue*. Celle dans laquelle je m'exprime aujourd'hui et qui n'est pas la tienne. La tienne, riche, imagée, pleine de vitalité, de sursauts, d'improvisations à défaut de précision. Je m'en veux, je te jure, mais je ne te pardonne pas. J'étais ton objet, pas ton

filis.

J'étais souvent malade. Chaque fois, tu veillais sur mon corps avec une sollicitude teintée d'un je-ne-sais-quoi d'incestueux. La moindre écorchure m'était reprochée comme si j'avais blessé Moussa lui-même. Je fus donc privé des joies saines de mon âge, de l'éveil des sens et des érotismes clandestins de l'adolescence. Je devins mutique et honteux. J'évitais les hammams, les jeux collectifs, et en hiver, je portais des *kachabiyate* qui me protégeaient des regards. Je mis des années avant de me réconcilier avec mon corps.

J'ai tant de fois souhaité tuer Moussa après sa mort, pour me débarrasser de son cadavre, pour retrouver ta tendresse perdue, pour récupérer mon corps et mes sens, pour... Étrange histoire tout de même. C'est Meursault qui tue, c'est moi qui éprouve de la culpabilité, c'est moi qui suis condamné à l'errance...

Un dernier souvenir, celui des visites dans l'au-delà, le vendredi, au sommet de Bab-el-Oued. Je parle du cimetière d'El-Kettar, alias « Le Parfumeur », à cause d'une antique distillerie de jasmin située dans les environs. Un vendredi sur deux, nous allions rendre visite à la tombe vide de Moussa. C'est là que j'ai pris conscience que j'avais droit au feu de ma présence au monde – oui, que j'y avais droit ! – malgré

l'absurdité de ma condition qui consistait à pousser un cadavre vers le sommet du mont avant qu'il ne dégringole à nouveau, et cela sans fin. Ces jours-là, ces jours passés au cimetière, furent mes premiers jours de prière tournée vers le monde. J'y avais, obscurément, découvert une forme de sensualité. Comment t'expliquer ? L'angle de la lumière, le ciel vigoureusement bleu, le vent aussi m'ont éveillé à quelque chose de plus troublant que la simple satisfaction éprouvée après un besoin assouvi. C'est là que j'ai un jour définitivement enterré Moussa en lui hurlant muettement de me laisser en paix. À El-Kettar précisément, un cimetière d'Arabes, aujourd'hui sale et habité par des fuyards et des ivrognes, où, d'après ce qu'on m'a raconté, le marbre des sépultures est volé chaque nuit.

J'aimais voler le pain caché au-dessus de ton armoire, et t'observer ensuite le cherchant partout en murmurant des malédictions. Une nuit, j'ai attendu que tu t'endormes, puis j'ai dérobé la clef de ton coffre à provisions et j'ai mangé presque tout le sucre. Le lendemain matin, tu t'affolas, maugréas, puis te mis à te lacérer le visage en pleurant sur ton sort : un mari disparu, un fils tué et un autre qui te regardait avec une joie presque cruelle. Eh oui ! Je m'en souviens, j'avais ressenti une étrange jubilation à te voir souffrir réellement, pour une fois. Pour te prouver mon existence, il me fallait te décevoir.

C'était comme fatal. Ce lien nous a unis plus profondément que la mort.

Je n'ai jamais été marié. Dans ma vie, la seule histoire qui ressemble un peu à une histoire d'amour est celle que j'ai vécue avec Meriem.

Un matin, de notre cagibi, mitoyen de la maison des patrons, on entendit des cris, des meubles déplacés, des bruits de moteur et encore des cris. On était en mars 1962. Je te vis entrer chez tes employeurs, t'y attarder une heure puis en revenir en pleurs – mais c'est de jubilation, que tu pleurais. Ils partaient tous et nous étions chargés de veiller sur la maison, en attendant qu'ils reviennent... Le lendemain, dès l'aube, nous avons emménagé. Je me rappellerai toujours ces premiers moments. Le premier jour, c'est à peine si nous avons osé occuper les pièces principales, nous contentant, presque intimidés, de nous installer dans la cuisine. Tu me servis un café près du citronnier et nous avons mangé là, en silence – nous étions enfin arrivés quelque part depuis notre fuite d'Alger. La deuxième nuit, nous nous sommes aventurés dans l'une des chambres et avons effleuré la vaisselle de nos doigts impressionnés. D'autres voisins étaient, eux aussi, aux aguets, en quête de portes à défoncer, de maisons à occuper. Il fallait se décider. Tu prononças le nom d'un saint qui m'était inconnu, invitas deux autres femmes

arabes, préparas du café, promenâs un encensoir fumant dans chaque pièce et tu me donnâs une veste trouvée dans une armoire. C'est ainsi que nous avons fêté l'Indépendance : avec une maison, une veste et une tasse de café. Les jours suivants, nous sommes restés sur nos gardes, nous avons peur que les propriétaires reviennent ou que des gens ne viennent nous déloger. La nuit, nous entendions des cris étouffés, des bruits de course, des halètements, toutes sortes de bruits inquiétants. Les portes de maisons étaient fracassées et j'ai même vu un maquisard connu dans la région tirer sur les lampadaires pour piller les alentours en toute impunité.

J'ai appuyé sur la gâchette, j'ai tiré deux fois. Deux balles. L'une dans le ventre et l'autre dans le cou.

Tu étais derrière moi et je sentais ton regard comme une main me poussant dans le dos, me maintenant debout, dirigeant mon bras, inclinant légèrement ma tête au moment où je visai. L'homme que je venais de tuer gardait sur son visage une moue de surprise – grands yeux ronds et bouche grotesquement tordue. Un chien aboya au loin. L'arbre de la maison frémit sous le ciel noir et chaud. Tout mon corps était immobile, comme figé par une crampe. La crosse de l'arme était gluante de sueur. C'était la nuit, mais on y voyait très clair. À cause de la lune phosphorescente.

Tellement proche qu'on aurait pu l'atteindre en s'élançant haut vers le ciel. L'homme dégageait sa dernière sueur née de la terreur. Il va suer jusqu'à rendre toute l'eau de la terre, puis macérer et se mêler à la boue, me dis-je. Je me mis à imaginer sa mort comme une désagrégation des éléments. L'atrocité de mon crime s'y dissoudrait aussi, en quelque sorte. Ce n'était pas un assassinat mais une *restitution*.

D'un coup – de feu ! –, j'ai ressenti jusqu'au vertige l'espace immense et la possibilité de ma propre liberté, la moiteur chaude et sensuelle de la terre, le citronnier et l'air chaud qu'il embaumait. L'idée me traversa que je pouvais enfin aller au cinéma ou nager avec une femme.

Toute la nuit céda brusquement et se transforma en un soupir – comme après un coït, je te le jure. Quelque chose s'est assis au fond de moi, s'est enroulé sur ses propres épaules, a pris sa tête entre ses mains, et a eu un soupir si profond que, attendri, j'en eus les larmes aux yeux. C'est alors que j'ai levé les yeux et regardé autour de moi. J'ai encore une fois été surpris par l'immensité de la cour où je venais d'exécuter un inconnu. Comme si les perspectives se dégageaient et que je pouvais enfin respirer. Je me vis debout, au cœur d'un territoire déployé à la mesure de toute la terre nocturne et offerte de cette nuit.

Ah oui ! Un dernier détail. Je devais m'emparer de l'horloge de toutes mes heures vécues, en remonter le mécanisme vers les chiffres du cadran maudit et les faire coïncider avec l'heure exacte de l'assassinat de Moussa : quatorze heures. J'ai tué le Français vers deux heures du matin. Et depuis ce moment, tu as commencé à vieillir par nature et non plus par rancune, des rides te plièrent en mille pages et tes propres ancêtres semblèrent enfin calmes et capables de t'approcher pour les premiers palabres qui mènent vers la fin.

Nous avons creusé à la lumière de la lune. Personne ne semblait avoir entendu les coups de feu. À l'époque, on tuait beaucoup, c'était les premiers jours de l'Indépendance. La guerre était finie mais la mort se travestissait en accidents et en histoires de vengeance. Et puis, un Français disparu dans le village ? Personne n'en parla. Au début du moins.

Avec une pioche et une pelle, j'ai creusé profondément. Curieusement, j'avais froid, alors que nous étions au cœur de l'été, alors que la nuit était chaude et aussi sensuelle qu'une femme qui a trop attendu l'amour, et je voulais creuser encore et encore, sans jamais m'arrêter ou lever la tête. Après ? Il ne se passa rien. **Voix off : *Et alors que la nuit – ses arbres plongés dans les étoiles pendant des heures, sa lune, dernière trace pâle du soleil disparu, la porte de***

notre petite maison interdisant au temps d'y pénétrer, l'obscurité, notre seul témoin aveugle –, alors que la nuit commençait doucement à retirer sa confusion et à redonner des angles aux choses, mon corps sut enfin reconnaître le moment du dénouement. J'en frissonnai avec un délice presque animal. Allongé à même le sol de la cour, je me suis fabriqué une nuit plus dense en fermant les yeux. En les rouvrant, je vis, je m'en souviens, encore plus d'étoiles dans le ciel et je sus que j'étais piégé dans un plus grand rêve, un déni plus gigantesque, celui d'un autre être qui fermait toujours ses yeux et qui ne voulait rien voir, comme moi.

MUSIQUE

Le lendemain du meurtre, tout était intact. C'était le même été brûlant avec l'étourdissante stridulation des insectes et le soleil dur et droit planté dans le ventre de la terre. La seule chose qui avait changé pour moi, peut-être, était cette sensation : au moment où j'ai commis ce crime, j'ai senti une porte qui, quelque part, se refermait définitivement sur moi.

Tu comprends mieux maintenant, n'est-ce pas ? Ce n'est pas une banale histoire de pardon ou de vengeance, c'est une malédiction, un piège. À quoi bon supporter l'adversité, l'injustice ou même la haine d'un ennemi, si l'on peut tout résoudre par quelques simples coups de feu ? Un certain

goût pour la paresse s'installe chez le meurtrier impuni. Mais quelque chose d'irréparable aussi : le crime compromet pour toujours l'amour et la possibilité d'aimer. J'ai tué et, depuis, la vie n'est plus sacrée à mes yeux. Dès lors, le corps de chaque femme que j'ai rencontrée perdait très vite sa sensualité, sa possibilité de m'offrir l'illusion de l'absolu. À chaque élan du désir, je savais que le vivant ne reposait sur rien de dur. Je pouvais le supprimer avec une telle facilité que je ne pouvais l'adorer – ç'aurait été me leurrer. J'avais refroidi tous les corps de l'humanité en en tuant un seul.

MUSIQUE

Le lendemain de mon crime, tout fut très paisible. Je m'étais assoupi dans la cour après m'être exténué à creuser la tombe. Vers le milieu de la journée, une main m'a tiré du sommeil. Toi bien sûr, qui d'autre ? « Ils sont venus te chercher », tu m'as dit.

« Un Français a disparu la nuit dernière. Dis à ton fils de venir à la mairie, le colonel veut lui parler. On te le rendra. Juste quelques questions à lui poser. »

Cinq jours plus tard, je me suis rendu à la convocation des nouveaux chefs de ce pays, à la mairie de Hadjout. Là, on m'emmena à la gendarmerie et on me jeta dans une cellule. Un gardien est entré et m'a dit que

j'avais de la visite. J'ai pensé que c'était toi et j'ai eu raison.

J'ai suivi le gardien taciturne sur toute la longueur d'un couloir interminable, et j'ai débouché sur une petite pièce. Tu étais assise sur un banc en bois, raide et digne. Je ne savais pas quoi dire. Nous n'étions pas habitués à voir autant de monde si près de nous, pendus à nos lèvres. Le seul qui s'était approché de notre couple, je l'avais tué. Tu te penchas brusquement vers moi, j'eus un vif mouvement de recul, comme si on allait me frapper au visage ou me dévorer d'un coup. « Je lui ai dit que tu étais mon seul fils et que tu ne pouvais pas rejoindre le maquis à cause de ça... Je leur ai raconté que Moussa est mort. Le colonel a hésité à me croire. Je lui ai dit : c'est difficile à prouver». Tout le monde écoutait, je crois. « Je n'ai pas pleuré comme les autres femmes. Il m'a cru à cause de ça, je crois ».

J'ai eu l'impression que tous attendaient une sortie honorable, un signe, un claquement de doigts pour se réveiller ou clore l'entrevue sans paraître ridicule. La rencontre d'une mère et d'un fils prisonnier se devait de finir en une tendre étreinte ou en pleurs. L'un d'entre nous aurait peut-être dû dire quelque chose... Mais il ne se passa rien et le temps sembla s'étirer sans fin. Puis nous avons entendu des pneus crisser. Tu t'es levée prestement: « Le colonel m'a cru. Quand tu sortiras, je te marierai.» Je ne m'attendais pas à cette promesse. Mais je

compris ce que tu voulais me dire par là. Puis je fus reconduit dans ma cellule. Là, je me suis assis et j'ai regardé les cyprès.

Avant de me laisser seul, le gardien s'était retourné et m'avait lancé : « Pourquoi tu n'as pas aidé les frères? » Il me l'avait dit sans méchanceté, avec douceur même, et une certaine curiosité. Je n'étais pas un collaborateur des colons et tous le savaient dans le village, mais je n'étais pas non plus un moudjahid et cela en incommodait beaucoup, que je sois assis là, au milieu, dans cet entre-deux, comme si je faisais une sieste sur une plage, sous un rocher ou que j'embrassais les seins d'une belle jeune femme pendant que ma mère se faisait violer ou voler.

Voix off : *Le soir vint alors avec une poignée d'étoiles et l'obscurité creusa ma cellule, elle brouilla la limite des murs, apporta une douce odeur d'herbe. On était encore en été et, dans le noir, je finis par apercevoir un bout de la lune qui, lentement, glissa vers moi. J'ai dormi encore, très longtemps, pendant que des arbres que je ne voyais pas essayaient de marcher, en remuant lourdement leurs grosses branches tentant de desceller leurs troncs noirs et odorants. J'avais l'oreille collée au sol de leur lutte.*

MUSIQUE

À la gendarmerie, personne ne semblait s'intéresser à mon cas. Un officier de l'armée de Libération a quand même fini par me recevoir. Il m'a posé quelques questions en me regardant avec curiosité ; nom, adresse, profession, date et lieu de naissance. J'ai répondu poliment. Il se tut un moment, sembla chercher quelque chose dans un cahier, puis me fixa à nouveau, cette fois avec dureté : « Connais-tu M. Larquais ? »

J'ai rusé : « Certains le connaissaient, je crois. » L'homme était jeune mais la guerre l'avait vieilli – de manière inégale, si je puis dire. « Je ne te demande pas la vérité. Personne n'en a besoin ici. S'il s'avère que tu l'as tué, tu paieras. » Il éclata de rire. Un gros rire puissant, tonitruant, invraisemblable. « Qui aurait cru que j'aurais à juger un Algérien pour le meurtre d'un Français ! ». Il avait raison.

« Tu as vingt-sept ans, alors pourquoi n'as-tu pas pris les armes pour libérer ton pays ? Réponds ! Pourquoi?! » Il s'est levé, a ouvert brutalement un tiroir, en a tiré un petit drapeau algérien, qu'il est venu agiter sous mon nez. « Est-ce que tu le connais, celui-là? » J'ai répondu : « Oui, naturellement. ». « Le Français, il fallait le tuer avec nous, pendant la guerre, pas cette semaine ! » J'ai répondu que cela ne changeait pas grand-chose. « Cela change tout! » Il avait le regard mauvais. J'ai demandé ce que ça changeait. Il se mit à

bégayer qu'il y avait une différence entre tuer et faire la guerre, qu'on n'était pas des assassins mais des libérateurs, que personne ne m'avait donné l'ordre de tuer ce Français et qu'il aurait fallu le faire *avant*. « Avant quoi ? ». « Avant le 5 juillet ! Oui, avant, pas après, bon sang ! Alors ? » « Si j'ai tué M. Larquais le 5 juillet à deux heures du matin, est-ce qu'on doit dire que c'était encore la guerre ou déjà l'Indépendance. *Avant* ou *après* ? » L'officier bondit tel un diable de sa boîte, déploya un bras dont la longueur m'étonna et m'asséna une gifle monumentale. Ensuite, il ne se passa rien. Nous sommes restés tous les deux face à face. Le colonel avec son bras qui retrouvait lentement sa place vers son buste, et moi qui tâtais ma joue, de l'intérieur, avec ma langue. Je me suis senti bête. « C'est vrai que ton frère a été tué par un Français ? » J'ai répondu que oui, mais que c'était avant le déclenchement de la révolution. Le colonel parut soudain très las. « Il aurait tout simplement fallu le faire avant. Il y a des règles à respecter ». Il me pria de lui raconter l'histoire de Moussa, mais il semblait songer à autre chose. « Ton frère est un martyr, mais toi, je ne sais pas... » J'ai trouvé sa formule d'une incroyable profondeur.

On lui apporta un café et il me congédia. « On sait tout de toi, de toi et de tous les autres. Ne l'oublie pas », me lança-t-il avant que je quitte la pièce. De retour dans ma cellule, j'ai commencé à ressentir

l'ennui. Je savais que j'allais être libéré et cela a refroidi l'étrange ardeur qui bouillonnait en moi. Les murs ont semblé se rapprocher, la lucarne se rétrécir, tous mes sens se sont affolés. La nuit allait être mauvaise, terne, étouffante. J'ai essayé de penser à des choses agréables comme aux nids de cigognes, mais rien n'y a fait. On allait me libérer sans explication, alors que je voulais être condamné. Je trouvais presque insultante la légèreté avec laquelle on considérait mon crime.

Voix off : Le lendemain, on me relâcha, sans un mot, à l'aube, ce moment que choisissent souvent les soldats pour prendre une décision.

L'amour est inexplicable pour moi. Je regarde toujours avec étonnement Meriem. Oui. Il y a eu Meriem. Bien sûr que je me plaisais avec elle, bien sûr que, depuis le fond de mon puits, j'aimais son visage surgissant dans le cercle du ciel.

Dieu, qu'elle était belle avec son sourire de lumière et ses cheveux courts ! Cela me tordait le cœur d'être seulement son ombre et pas son reflet. Tu sais, la mort de Moussa et le deuil vivant qu'il m'imposa ont, très tôt, altéré mon sens de la propriété. Un étranger ne possède rien – j'en étais un. Je n'ai jamais rien tenu longtemps entre les mains.

Un jour, une jeune femme aux cheveux châtain très courts a frappé à notre porte en posant une question que personne n'avait jamais posée : « Êtes-vous de la famille de Moussa Ould el-Assasse ? » C'était un lundi du mois de mars 1963. Le pays était en liesse, mais une sorte de peur régnait en filigrane, car la bête qui s'était nourrie de sept ans de guerre était devenue vorace et refusait de rentrer sous terre.

« Êtes-vous de la famille de Moussa Ould el-Assasse ? »

« Dites ça plutôt à mon fils », tu as répondu et tu l'as invitée à entrer. Il a bien fallu que je me redresse et je l'ai vue, cette petite femme frêle aux yeux vert sombre, soleil candide et incandescent. Sa beauté me fit mal au cœur. J'ai senti ma poitrine se creuser.

« Je m'appelle Meriem. » Tu l'avais fait asseoir sur un tabouret, sa jupe remontait doucement, j'essayais de ne pas regarder ses jambes, elle m'expliqua, en français, qu'elle était enseignante et qu'elle travaillait sur un livre qui racontait l'histoire de mon frère.

Je me souviens vaguement de la scène : toi soudain aux aguets, les yeux fous et fixes, allant et venant sous prétexte de refaire du thé, d'aller chercher du sucre, l'ombre progressant sur les murs, l'embarras de Meriem.

« J'ai eu l'impression qu'avec mon récit et mes questions, j'interrompais un enterrement... », me confia-t-elle plus tard, quand nous avons commencé à nous fréquenter – en cachette de toi bien sûr.

J'en suis tombé amoureux dès la première seconde et je l'ai haïe tout aussitôt, d'être ainsi venue dans mon monde, sur les traces d'un mort, rompre mon équilibre. Bon Dieu, j'étais maudit !

Meriem, préparait une thèse –voulait retrouver la famille de l'Arabe, c'est ce qui l'avait conduite à nous, après une longue enquête derrière les montagnes, au pays des vivants. Ce jour-là, ce deuxième jour, je regardais surtout ses doigts sur les pages du livre, ses ongles rouges glissant sur le papier et je m'interdisais de penser à ce qu'elle dirait si je m'emparais de ses mains. Mais j'ai fini par le faire. Et cela l'a fait rire. Elle savait qu'à ce moment-là, Moussa m'importait peu. Pour une fois. Nous nous sommes quittés en début d'après-midi et elle m'a promis de revenir. Elle m'a quand même demandé comment elle pourrait prouver, dans son travail de recherche, que toi et moi étions vraiment la famille de l'Arabe. Je lui ai expliqué que c'était un vieux problème chez nous, qu'on avait à peine un nom de famille... Cela la fit rire de nouveau – et me fit mal.

Dès le début, parce que j'étais maudit, j'ai su que notre histoire finirait, que je ne

pourrais jamais espérer la garder dans ma vie, mais pour l'heure, je ne voulais qu'une seule chose : l'entendre respirer tout à côté de moi. Meriem avait deviné mon état et s'en était amusé un peu avant de réaliser la profondeur de mon abîme. Est-ce que c'est cela qui lui a fait peur ? Je crois. Ou alors, elle a fini par être gagnée par la lassitude, je ne l'amusais plus, mon « cas » ne la distraitait plus. Je suis amer, j'ai tort. Elle ne me refusa pas, je te le jure. Au contraire, je crois même qu'elle a éprouvé pour moi une sorte d'amour. Mais elle s'est contentée d'aimer mon chagrin, pour ainsi dire, puis elle s'en est allée alors que, pour moi, un royaume commençait à s'ordonner. Depuis, je trahis méthodiquement les femmes et réserve le meilleur de moi-même aux séparations. Tu veux noter ma définition de l'amour ? L'amour, c'est embrasser quelqu'un, partager sa salive et remonter jusqu'au souvenir obscur de sa propre naissance.

Un jour, nous nous sommes retrouvés sous un arbre, à la lisière du village. J'ai effleuré les seins de Meriem, par accident presque. J'étais somnolent dans l'ombre brûlante de l'arbre et elle avait posé sa tête sur mes cuisses. Elle s'est un peu cabrée pour me regarder. Elle avait les cheveux dans les yeux et elle a gloussé d'un rire plein des lumières d'une autre vie. Je me suis penché sur son visage. Il faisait bon et, comme en plaisantant, j'ai embrassé ses

lèvres entrouvertes sur son sourire qui s'éteignait. Elle n'a rien dit et je suis resté ainsi, penché. J'avais tout le ciel dans les yeux quand je me suis relevé et il était bleu et doré. Sur ma cuisse, je sentais le poids de la tête de Meriem. Nous sommes restés longtemps ainsi, engourdis. Quand la chaleur est devenue trop forte, elle s'est relevée et je l'ai suivie. Je l'ai rattrapée, j'ai passé ma main autour de sa taille et nous avons marché ensemble comme un seul corps. Elle souriait toujours avec des yeux fermés sur mon image. Nous sommes arrivés à la gare, ainsi enlacés. On le pouvait à cette époque. Pas comme aujourd'hui. Pendant que nous nous regardions avec une curiosité nouvelle, inaugurée par le désir des corps, elle m'a dit : « Je suis plus brune que toi. » Je lui ai demandé si elle pouvait revenir, un soir. Elle a encore ri et a secoué la tête pour dire non. J'ai osé : « Veux-tu te marier avec moi ? » Elle a eu un hoquet de surprise – ça m'a poignardé le cœur. Elle ne s'y attendait pas. Elle a voulu savoir alors « si je l'aimais ». J'ai répondu que je ne savais pas ce que cela voulait dire quand j'employais des mots, mais que quand je me taisais, cela devenait évident dans ma tête. Tu souris ? Hum... Oui, c'est un bobard. De bout en bout. J'ai tout inventé. Je n'ai, bien sûr, jamais osé rien dire à Meriem. L'extravagance de sa beauté, son naturel et la promesse qu'elle était pour une vie meilleure que la mienne m'ont toujours

rendu muet. Elle appartient à un genre de femmes qui, aujourd'hui, a disparu dans ce pays : libre, conquérante, insoumise et vivant son corps comme un don, non comme un péché ou une honte. La seule fois où je l'ai vue se couvrir d'une ombre glacée, c'est lorsqu'elle m'a raconté son père, dominateur, polygame, dont le regard concupiscent soulevait en elle le doute et la panique. Les livres l'ont délivrée de sa famille et lui ont offert le prétexte pour s'éloigner de Constantine ; elle a, dès qu'elle l'a pu, rejoint l'université d'Alger.

Meriem est partie vers la fin de l'été. Le jour où j'ai compris qu'elle était partie pour toujours, j'ai cassé toute la vaisselle de la maison, en insultant toi et Moussa, et toutes les victimes du monde.

M'ma :

Un jour, l'imam a essayé de te parler de Dieu en te disant que tu étais vieux et que tu devais au moins prier comme les autres, mais tu t'es avancé vers lui et tu as tenté de lui expliquer qu'il te restait si peu de temps que tu ne voulais pas le perdre avec Dieu. Il a essayé de changer de sujet en te demandant pourquoi tu l'appelais « Monsieur » et non pas « El-Cheikh ». Cela t'a énervé tu lui as répondu qu'il n'était pas ton guide, qu'il était avec les autres. « Non, mon frère, a-t-il dit en mettant la main sur ton épaule, je suis avec toi. Mais tu ne peux pas le savoir parce que tu as un cœur

aveugle. Je prierai pour toi.» Alors, tu ne sais pas pourquoi, quelque chose a crevé en toi. Tu t'es mis à crier à plein gosier et tu l'as insulté et tu lui as dit qu'il n'était pas question qu'il prie pour toi. Tu l'as pris par le col de sa gandoura. Tu as déversé sur lui tout le fond de ton cœur, joie et colère mêlées. Il avait l'air si sûr de lui, n'est-ce pas ? Pourtant, aucune de ses certitudes ne valait un cheveu de la femme que tu as aimée. Il n'était même pas sûr d'être en vie puisqu'il vivait comme un mort. Toi, tu avais l'air d'avoir les mains vides, mais tu étais sûr de toi, sûr de tout, sûr de ta vie et de cette mort qui allait venir. Oui, tu n'avais que cela. Mais au moins, tu tenais cette vérité autant qu'elle te tenait. Tu avais eu raison, tu avais encore raison, tu auras toujours raison. C'était comme si tu avais toujours attendu cette minute et cette petite aube où tu serais justifié. Rien, rien n'avait d'importance et tu savais bien pourquoi. Lui aussi savait pourquoi. Du fond de ton avenir, pendant toute cette vie absurde que tu avais menée, un souffle obscur remontait vers toi. Que t'importaient la mort des autres, l'amour d'une mère, que t'importaient son Dieu, les vies qu'on choisit, les destins qu'on élit, puisqu'un seul destin devait t'élire, toi, et avec toi, des milliards de privilégiés qui, comme lui, se disaient tes frères. Comprendait-il, comprenait-il donc ? Tout le monde était privilégié. Il n'y avait que des privilégiés. Les autres aussi, on les condamnerait un

jour. Lui aussi, on le condamnerait, si le monde était vivant. Qu'importait si, accusé de meurtre, il était exécuté pour n'avoir pas pleuré à l'enterrement de sa mère, ou que tu sois accusé d'avoir tué le 5 juillet 1962 et pas un jour avant ? Qu'importait que Meriem donnât aujourd'hui sa bouche à un autre que toi ? Comprenait-il donc, ce condamné, que du fond de ton avenir... Tu étouffais en criant tout ceci. Mais, déjà, on t'arrachait l'imam des mains et mille bras t'avaient enserré pour te neutraliser. L'imam, cependant, les a calmés et t'a regardé un moment en silence. Il avait les yeux pleins de larmes. Il s'est détourné et il a disparu.

MUSIQUE

Haroun :

Aujourd'hui, M'ma est encore vivante. Et moi je parle trop. C'est le grand défaut des meurtriers que personne n'a encore punis.

Ah ! Juste une dernière blague de mon cru. Tu sais comment on prononce Meursault en arabe ? Non ? *El-Merssoul*. « L'envoyé » ou « le messager ». Pas mal, non ?

Bon, bon, cette fois il faut vraiment que je m'arrête.

Mon histoire te convient-elle ? C'est tout ce que je peux t'offrir. C'est ma parole, à prendre ou à laisser. Je suis le frère de

Moussa ou le frère de personne. Juste un mythomane, El-Merssoul ! Ha, ha.

Je voudrais, moi aussi, qu'ils soient nombreux, mes spectateurs, et que leur haine soit sauvage.